

ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois).... 20 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser pour les annonces du CHARIVARI, à M. ALBERT HARDUIN, fermier d'Annonces, 10, rue de la Vrillière, (en face la Banque).



ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois).... 20 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins, à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

LE CHARIVARI

CHASSES IMPÉRIALES ET ROYALES.

A-propos politique.

I

A force d'avoir entendu toute la journée parler de chasse et de chasseur, la nuit dernière mon sommeil a été visité par un rêve que, suivant l'usage adopté dans les tragédies, je demande la permission de raconter.

De fait ce n'est pas le tragique qui lui manque à mon rêve.

Et tout d'abord il me sembla voir l'empereur de Russie, son grand-veneur était à côté de lui.

— Mon cher grand-veneur, lui disait-il, tout est-il préparé?

— Tout, sire.

— Les armes sont-elles chargées?

— Elles le sont.

— N'oubliez pas que cette fois il s'agit de se distinguer. Je n'ai point été content des résultats de notre dernière chasse.

— Je le sais, sire.

— Je vous ai choisi, comptant sur votre décision et votre habileté.

— Nul n'est plus disposé à prouver son zèle à votre majesté. Je me connais donc dans ce genre de vénerie.

— Le gibier est malin.

— On le sera plus que lui.

— Il feint des allures inoffensives.

— On l'excitera.

— Il se blottit dans ses tanières.

— On ira l'y chercher.

— Très bien. Je compte sur vous.

— Comptez y sire. Tayaut! tayaut!

II

Il me sembla voir l'empereur d'Autriche, son grand-veneur était aussi à ses côtés.

— Mon cher grand-veneur, lui disait-il, je crois qu'avant peu vous ne manquerez pas d'occupation.

— Tant mieux, sire. A quand le jour de l'ouverture?

— Peut-être demain, peut-être plus tard. Il est impossible de préciser.

— Où chasserons-nous d'abord?

— Probablement en Hongrie, à moins que la Vénétie... Dans tous les cas, tenez-vous près au premier signal.

— Les pièges sont tendus, les rabatteurs cernent les deux territoires. Les munitions sont entassées.

— Très bien, je compte sur vous.

— Comptez-y, sire. Tayaut! tayaut!

III

En troisième lieu, je me crus transporté à Rome, dans le palais qu'habite le roi de Naples.

Son grand-veneur était assis à table auprès de lui. Malgré ses allures grossières, les courtisans paraissaient lui témoigner la plus haute considération et ne prononçaient qu'avec déférence le nom de Chiavone le grand-veneur.

— Eh bien, cher compagnon? lui dit le roi.

— Eh bien, sire, excellente semaine!

— La chasse a répondu à tes souhaits.

— D'admirables portées! Des quantités de gibier sont tombées sous nos coups.

— Raconte-moi donc cela pour me distraire.

— Volontiers, sire. Nous avions tendu une embuscade dans la montagne. Mes hommes avaient exploré la piste et m'avaient garanti une proie facile et abondante.

— De braves gens!

— Je leur transmettrai ce témoignage de sympathie de votre majesté. Pour lors, quand la nuit fut venue...

— C'était une chasse nocturne donc?... Charmant!

— Quand la nuit fut venue, nous sortîmes soudain de nos cachettes et nous élançâmes...

— Tu narres à merveille. Achève.

— Nous massacrâmes impitoyablement, frappant sans pitié de droite, de gauche et ne nous retirant que couverts de butin! Depuis que j'ai l'honneur de commander les chasses de votre majesté, jamais je n'avais fait plus belle expédition.

— Touche là, mon ami! A la santé de mon grand-veneur et à l'anéantissement du gibier.

Et tous les courtisans, élevant leurs verres, répondirent avec enthousiasme:

— A la santé du grand-veneur! A l'anéantissement du gibier....

IV

Et toujours sous le coup de mon rêve, je crus voir se dresser une ombre colossale.

A sa vue monarques et grands-veneurs se prirent à trembler. Mais l'ombre, sans se soucier de leur tremblement:

— Me reconnaissez-vous?

Le silence seul lui répondit.

— Moi, du moins, je ne vous oublierai point.

— D'où vient, essayai-je de risquer en manière d'intervention, d'où vient ce ton courroucé? Qui êtes-vous donc, vous, qui semblez reprocher si durement l'innocent plaisir de la chasse?

— Je suis l'Histoire et les chasses que je maudis sont celles où l'on poursuit du gibier humain!...

V

A ces mots, je me réveillai en sursaut.

Y a-t-il si loin de mon rêve à la réalité?

Pierre Véron.

UNE LETTRE FRANCHE.

On nous communique la lettre suivante qu'un des membres de la bande de Chiavone a adressée à un de ses amis.

Voici cette intéressante missive, écrite sans prétention,

Ma vieille,

Je m'empresse de t'écrire pour t'engager à ne pas venir me retrouver. C'est un conseil d'ami que je te donne là; suis-le et tu ne t'en repentiras pas.

Ah! mon pauvre camarade, comme il y a des vicissitudes dans la vie humaine, et surtout lorsqu'on est bandit!

Tout n'est pas rose dans notre métier; je commence à m'en apercevoir.

Il y a cinq ou six semaines, je dois l'avouer, les affaires ne marchaient pas mal, et je croyais déjà ma fortune faite.

On ne nous appelait plus bandits, mais les fidèles défenseurs du bon roi François II.

Avant d'entrer au service de Chiavone je n'avais su m'attirer la sympathie de personne; mais dès que je fis du brigandage, sous le vain prétexte de sauvegarder la légitimité, les partisans de François II me comblèrent d'éloges; on fit sur moi des articles dans les journaux.

La *Gazette de France*, l'*Union* et le *Monde* ne cessaient de me porter aux nues.

J'avoue qu'il y eut un moment où mon métier fut rempli de charmes.

Un vicomte du faubourg Saint-Germain m'écrivit des vers, une duchesse m'envoya une tabatière en argent. Ces cadeaux ne m'étaient pas adressés particulièrement; mais on les envoyait à mon chef, qui les mettait en commun et en faisait ensuite la distribution.

Les brigands sont très intègres entre eux, c'est une justice à leur rendre.

Il n'y a que les libéraux qui n'aient jamais voulu croire que nous sommes d'honnêtes gens.

Mais tout les mauvais propos qu'ils pouvaient tenir sur notre compte ne nous faisaient pas grand tort. On prenait cela pour de la calomnie, et la *Gazette de France* se chargeait de notre défense.

C'est un bon garçon que Janicot, et, parole d'honneur, si je le rencontrais dans un bois sombre je me contenterais de le dépouiller de ses vêtements, sans lui faire de mal.

Il faut se montrer reconnaissant envers les gens qui vous rendent service.

Oui, mon cher camarade, nous avons eu notre temps de prospérité.

C'est alors que je t'écrivis de venir me trouver.

Tu disais que le métier de filou était désagréable à Paris, parce qu'il y a trop de sergens de ville.

Reste ou tu es, c'est un sage conseil que je te donne en ce moment. Si tu venais en Italie, tu ne pourrais pas recouvrer tes frais de voyage.

Ah! mon cher, si tu savais comme notre position a changé depuis quelque temps, — c'est à n'y pas croire.

Depuis le matin jusqu'au soir nous sommes traqués comme des bêtes fauves par les troupes piémontaises, par les gardes nationales mobilisées qui se sont lancées à notre poursuite pour nous exterminer tous jusqu'au dernier.

Il faut que le général Cialdini ait bien peu de cœur pour ne pas nous prendre en pitié.

Si encore la nuit nous pouvions nous reposer, ce ne serait rien; — mais la nuit comme le jour nous sommes sur le qui-vive.

Il y a un mois la bande de Chiavone se composait de deux mille hommes; — maintenant nous ne sommes plus que cent-cinquante.

Dans toutes les rencontres nous sommes battus; — c'est peu gai.

Notre existence est intolérable.

Il y a quelques jours l'idée m'est venue d'abandonner mon métier et de rentrer dans la vie privée.

J'avais des intentions matrimoniales.

Bon, me dis-je, j'ai l'estime du faubourg Saint-Germain, je vais demander la main d'une riche héritière de ce quartier.

J'envoyai ma demande avec ma photographie; on ne daigna même pas me répondre. Les parents avaient sans doute fait prendre des informations sur moi.

Je crois, mon vieux, qu'on ne nous estime plus.

Si jamais je parviens à échapper aux poursuites de



mes ennemis, je me promets bien de ne plus servir François II.

J'irais en Angleterre me mettre *pick-pocket*.

Je ne t'en dis pas plus long; car on donne l'alarme, la chasse va recommencer.

Tu liras avant peu dans les journaux religieux notre oraison funèbre.

Tout à toi.

GRELOU.

Pour copie conforme :

Adrien Huart.

LE DONNEUR D'ARTICLE.

Petits et grands journalistes le connaissent tous.

Ce type, jeté sur la tête des rédacteurs quels qu'ils soient comme un maléfice, pullule à Paris.

Chacun pour ainsi dire possède le sien.

Vous le voyez d'ici :

Sérieux, toujours vêtu avec recherche, il marche majestueusement et parle lentement comme un ministre qui dicte ses ordres.

Un matin, vous glissez d'un pas léger sur l'asphalte des boulevards, pressé que vous êtes d'arriver à un rendez-vous sérieux; soudain dans votre course rapide vous vous sentez arrêté par le bras.

Vous vous retournez :

C'est le donneur d'articles!

— Eh bonjour, cher ami, vous dit-il, je suis vraiment bien aise de vous rencontrer.

— Moi de même... Mais figurez-vous que je suis attendu comme un pain de quatre livres dans un jour de disette.

— Je voulais vous écrire... Tenez, j'avais même préparé un petit brouillon.

Ici le fâcheux tire de sa poche un manuscrit volumineux; vous reculez effrayé.

— Donnez-moi ça, dites-vous, je le lirai ce soir... je vous le promets.

— Non pas; vous comprenez qu'en écrivant j'ai dû du abrégé et, puisque je vous tiens, je préfère vous développer de vive voix mon discours.

Vous poussez un soupir de résignation et, la tête basse, sans plus lutter, vous vous préparez à écouter le récit du donneur d'articles, convaincu que vous êtes qu'une plus longue résistance ne servirait qu'à allonger votre supplice.

Le fâcheux commence :

— C'est un sujet d'article que je veux vous donner, mais un sujet, voyez-vous, capable de faire votre réputation; c'est une histoire qui m'est arrivée. Elle a donc déjà pour elle le côté authentique. — Figurez-vous que c'était en chemin de fer; j'étais à côté d'une dame très bien; je lui demande la permission de fumer. — Non, monsieur, me répondit-elle sèchement; la fumée m'incommode. — Je croyais, fis-je alors finement, que ce n'était pas la fumée qui vous indisposait, mais le feu. — Elle rit beaucoup, mais sans comprendre.

— Pas plus que moi du reste.

— Oui, mais cinq minutes après elle elle avait parfaitement saisi mon mot, ainsi que vous allez le saisir tout

à l'heure quand vous saurez que cette dame était une de mes anciennes voisines et qu'un jour que le feu s'était déclaré chez moi elle avait tant crié au feu! qu'elle s'était enroulée pour six semaines. Qu'est-ce que vous en dites?

— Oui, en effet, c'est assez drôle, mais...

— N'est-ce pas?... Je suis sûr que cela vous fera un excellent article... En arrangeant cela à votre manière, vous en tirerez facilement deux ou trois colonnes.

— Vous êtes bien aimable, demain cela sera fait; au plaisir de vous revoir.

— Mais attendez donc, cela n'est fait fini, j'en ai encore dix ou douze à vous donner; je m'intéresse à vous, moi, je veux qu'on dise que vous êtes l'homme le plus spirituel de France et de Savoie.

Et le donneur d'articles exhale ses *sujets* tous de la force de celui précité et cela avec accompagnements de développements à combler les catacombes.

Cette variété de bourreaux intimes a plusieurs nuances.

Entre autres et venant après celui que nous venons de désigner à la vindicte publique se place le donneur d'articles théâtraux.

Celui-là est généralement un artiste ou un auteur à qui la veine tourne le dos.

— Mon cher, vous dit-il, voulez-vous un sujet pour votre journal?

— Volontiers.

— Mettez donc que Patachon, l'étoile de mon théâtre, l'autre jour a refusé de jouer sous le prétexte que sa femme avait été enlevée par une contrebasse.

— Mais cela va peut-être contrarier Patachon.

— Je l'espère bien. Je ne vous donne pas cette nouvelle pour autre chose; tâchez même d'être extrêmement méchant, dites que c'est à cause des mauvais traitements qu'il lui a fait endurer que cette infortunée s'est décidée à fuir le toit conjugal.

L'auteur, lui, va plus loin.

— Dites donc, je vous prie, fait-il, qu'un tel est un voleur et un escroc; que le directeur du théâtre de... est un misérable et un filou... Mais gardez-vous de me nommer... je vous ferais un procès.

En somme et quoi qu'en disent les Prudhommes, le métier de journaliste n'est pas tout rose et, quand on n'aurait pour revers de la médaille que l'ennui de rencontrer à chaque pas le *donneur d'articles*, on avouera qu'il ne faut pas être tout à fait l'enfant chéri de la fortune pour devenir gazetier.

Ernest Blum.

CAUSERIES.

Les avocats de Paris ont souvent affaire à des clients bizarres, mais les avocats de province sont journellement exposés à des incidents d'audience ou à des requêtes bien plus extraordinaires. Un jeune stagiaire du barreau de Rouen racontait dernièrement devant une société d'avocats cette aventure qui lui était arrivée quelques jours avant, et, chose remarquable, ce récit n'avait pas l'air d'étonner particulièrement l'auditoire.

Un paysan était venu lui confier le procès qu'il intentait à un autre paysan, à propos d'un mur mitoyen.

— Mon cher ami, lui dit l'honnête jeune homme, si avant d'aller plus loin vous voulez mon opinion, je crois que vous devez perdre.

— C'est impossible, répondit le paysan.

— Tenez, reprit l'avocat en ouvrant le code, voici précisément l'article de la loi qui vous condamne. Maintenant voyez ce que vous avez à faire.

Le paysan insista, l'avocat plaida et qui plus est obtint gain de cause.

— Ma foi, fit-il en sortant de l'audience, vous avez eu du bonheur, j'aurais parié que nous allions perdre.

— Oh! j'étais bien sûr du contraire, dit le paysan avec un flegme britannique. Vous savez bien l'article de la loi qui me condamnait?

— Oui; eh bien?

— Pendant que vous aviez le dos tourné, je l'ai déchiré et je l'ai fourré dans ma poche. Du moment où il n'était plus dans le code, mon affaire était claire.

Entre collaborateurs.

X... — Comment, tu es encore couché, après m'avoir promis hier soir d'être chez moi ce matin avant neuf heures!

Z... — Je t'assure que cette fois-ci ce n'est pas ma faute.

X... — Voilà le quinzième rendez-vous que tu manques, c'est honteux, nous n'en finirons jamais.

Z... — Quelle heure est-il donc?

X... — Midi! allons, lève-toi.

Z... — Midi! Oh! tu as raison, je suis un grand criminel. Je vois bien que ma paresse me perdra (refermant ses rideaux), tiens! laisse-moi: je suis indigne de voir le jour.

L'intelligence des cuisinières est une des plaies de la société. Si toutes ne laissent pas tomber des gros sous au fond des casseroles de cuivre, et si elles n'accablent pas continuellement les rognons sautés avec des champignons vénéneux, il est une foule d'autres épreuves auxquelles nous avons bien de la peine à échapper. Je crois que le moment est venu de faire passer à ces gardiennes de notre estomac un examen de baccalauréat ès-fourneaux, et j'en donne la preuve.

Une honorable famille du Marais avait donné ces jours passés un dîner d'apparat dont la pièce de résistance consistait en un magnifique filet de bœuf. Chacun s'extasia sur la façon particulière dont il avait été réussi.

— Catherine, dit la dame de la maison à l'issue du repas, votre filet était délicieux; demain vous aurez soin de confectionner un hachis avec ce qui en reste. Savez-vous faire le hachis?

— Oh! oui, madame, ce n'est pas difficile.

Le lendemain le hachis paraît et l'enthousiasme se manifeste de nouveau.

— Catherine, reedit la *mater familias*, votre plat était délicieux, vous nous en referez un autre pour demain, n'est-ce pas?

— Oh! madame, répond Catherine d'une voix suppliante, attendez au moins à après-demain, savez-vous que ce n'est pas trop d'un jour pour reposer mes mâchoires.

Privat d'Anglemont était un jour appelé à témoi-

CHAM ET DORÉ AUX ENFERS.

TROISIÈME CHANT.

Audience. Double faveur. Vitrioline se toque.

(Au moment où Cham et Doré (ce dernier sous le pseudonyme de Léotard) sont introduits dans la salle du trône, Satan est en train de se coller de longues bandes de taffetas d'Angleterre sur les égratignures importantes dont sa femme l'a gratifié.)

Satan. — Quel mauvais taffetas! Il est racorni, desséché et ne colle plus. On ne peut rien conserver ici; la chaleur exterme tout. Je dois avoir encore une érosion derrière l'oreille, mais il m'est difficile d'en suivre les méandres. (Il essaie de calfeutrer cette dernière éraillure.)

Cham. — Un peu plus à droite, sire. Là, c'est parfait.

Satan. — Merci, mon garçon... Sapristi! ma figure ressemble à un carreau cassé qu'on aurait raccommodé avec beaucoup de bandes de papier. Enfin il vaut mieux avoir une pièce qu'un trou; c'est plus propre. — Ne vous mariez pas, mes enfants, croyez-moi. — Voyons, lequel de vous deux est le trapézien Léotard?

Doré. — Moi, sire.

Satan. — Donne-moi tout de suite beaucoup d'échantillons de ton talent. Tu dois avoir tes instruments sur toi?

Doré. — Ils m'ont été saisis à la douane de vos États.

Satan. — Les imbéciles! Décidément il faudra que je m'occupe du libre échange. Sois tranquille, je te ferai construire un appareil dont tu seras très content. Seule-

ment tu me permettras de le placer au-dessus de la fournaise la plus importante de mes rôtisseries.

Doré. — Dans quel but, majesté?

Satan. — Tu ne devines pas? C'est pourtant bien simple: afin de te rendre encore plus adroit. On m'a dit que tu tombais quelquefois à Paris; si cela t'arrive ici, tu chuteras dans le feu. Saïsis-tu, maintenant?

Doré. — Parfaitement.

Satan. — De la sorte je te force indirectement à déployer tous tes moyens.

Doré. — Oui, sire... indirectement.

Satan. — Néanmoins peux-tu séance tenante m'entreprendre un peu de voltige?

Doré. — Comment donc! (La jeune ombre saute, bondit, marche sur les mains au grand étonnement de sa majesté, et termine ses exercices en détachant un cancan express de la dernière fantaisie. Satan est au comble et ses applaudissements tombent sur l'artiste en rosée bienfaisante.)

Satan. — Bravo! bravo! Tu me descends au troisième dessous! (Il remarque que la portière de sa chambre à coucher s'agite) Ouais! qu'est-ce que cela? Est-ce que mon épouse adorée aurait voulu contempler le célèbre acrobate? — Vitrioline, est-ce vous? Vous pouvez entrer, ma biche.

Vitrioline (montrant le bout de son nez). — Non, je vous déteste trop!

Satan. — Voyons, chère amie, ne boudez pas.

Vitrioline. — Si je m'approche de vous, ce sera pour reprendre le cours de vos égratignures.

Satan. — Ah! fichtre non! je n'ai plus de taffetas d'Angleterre. Allons, soyez gentille, venez vous asseoir.

Vitrioline. — Jamais, monstre! Je me retire dans mes appartements les plus secrets pour couvrir ma vengeance. (Elle disparaît après avoir fait les cornes à son royal époux et envoyé un baiser à Doré.)

Satan. — Satané caractère! Qu'en dites-vous, vous?

Cham. — Sa majesté m'a paru d'une beauté fulgurante.

Satan. — Oui, mais pas d'éducation, pas d'éducation. — Nous disons donc, mon grand, que tu l'appelles Cham?

Cham. — Disons-le, sire.

Satan. — On m'a affirmé que ton imagination était d'une fécondité singulière.

Cham. — Il ne faut jamais croire que la moitié des choses que l'on dit.

Satan. — Ta modestie me charme. (A Doré.) Qu'est-ce que tu fais là, toi, flâneur?

Doré. — Je me repose, sire.

Satan. — Paresseux! tu n'es pas resté assez longtemps la tête en bas et les jambes en l'air. Reprends cette position tout de suite et attends mes ordres pour en sortir. (Doré obéit et se place à côté de la porte de la chambre nuptiale.) Où en étions-nous restés, Cham?

Cham. — Ma modestie vous charmait.

Satan. — J'y suis... Non, je n'y suis pas encore. Avant, que te disais-je?

Cham. — Vous parliez de ma fécondité singulière.

— M'y voilà. Tu sauras donc, mon ami, que je m'ennuie à six francs par tête depuis douze à treize cents ans. Voir toujours les mêmes supplices, les mêmes grillades; ne pas sortir de la monotonie des empallements, des écar-



DEVANT LE PALAIS DE LA CONVERSATION

Et dire qu'il y a des gens qui vont n'importe où....., pendant qu'on peut prendre ici de si excellentes glaces, avec accompagnement de musique autrichienne !....



maison Machinet, Paris.

Lith. Destouches, Paris.

Ou bien encore, entendre interpréter, par nos plus célèbres artistes parisiens, une pièce dont on a la primeur !....

tiemens, cela devient nauséabond à la longue pour le spectateur.

— Mais ce doit être toujours nouveau pour les acteurs.

— Tes remarques me plaisent de plus en plus ; on y trouve de l'observation et du style ; je tiens beaucoup au style. Je continue : nous recevons ici le Charivari et je ne te cache pas que tes dessins m'ont souvent fait grand plaisir.

Doré (toujours la tête en bas). — Sire, je commence à avoir des étourdissements.

Satan. — Tant mieux, mon ami, étourdis-toi sur ta position, je te le permets ; mais ne bouge pas. (A Cham.) Je me suis donc dit que lorsque tu viendrais parmi nous — ce qui ne pouvait manquer à cause de ta pantomime, — je te prierais de me suggérer l'idée de quelques jolis supplices.

Cham. — Oh ! sire !...

Satan. — Ne fais pas l'enfant, je les déteste. Voyons, sou mets-moi quelques petits plans bien atroces. Je l'ordonne, tu m'entends ? (A Doré.) Si M. Léotard ne tient pas ses jambes mieux que ça, je le recommanderai au prône.

Cham. — Sire, il y a de ma part un orgueil étrange à conseiller la couronne en pareille occurrence ; mais vous l'exigez, j'obéis. Au collègue...

Satan. — Comment ! des plaisanteries d'écoliers ?

Cham. — Oui, sire, ce sont les plus méchantes.

Satan. — Encore une jolie remarque. Achève.

Cham. — Au collègue, dis-je, je fus témoin, sans jamais y prendre part, de cruautés assez distinguées. On plumait des oiseaux vivans, on flambait des rats, on noyait des mouches dans l'encre, on les empaillait avec du papier...

Satan. — Fadaïses, mièvreries écœurantes.

Cham. — Attendez. Un des plus gredins de mes disciples se plaisait à nous effrayer par le récit de supplices épatans ; sa jeune imagination en aurait remontré à votre majesté elle-même. Voici une de ses principales recettes : « Vous prenez un homme, vous l'épilez, le flambez, le troussiez. Après l'avoir piqué, vous l'entourez d'une forte bande de lard et embrochez le tout proprement ; dans la lèche-frite, thym, laurier, muscade et gérofle... » (A ce moment une main de femme sort de la portière près de laquelle est Doré, le saisit par une jambe et l'escamote rapidement.)

Satan. — Et gérofle... Va donc, tu commences à m'intéresser.

Cham. — Alors...

Satan. — Un instant. Viens me dire cela tout bas ; mes murs ont des oreilles et je veux garder le secret de ta recette. (A la fin du récit de Cham, Satan est très pâle et une sueur froide coule de son front. L'artiste est calme et souriant.)

Satan. — Soufre et bitume ! c'est trop fort ! Oh ! non, je

n'oserai jamais... Et cependant c'est grand, c'est beau, c'est corsé ! mais bigrement atroce ! J'en ai le frisson. Bah ! je n'y résiste pas. Nous allons expérimenter la chose sur ton ami Léotard... Mais où donc est-il ? Ai-je la berlue ?... Il était placé près de la portière... Ah ! triple corne ! j'y suis

Cham. — Où, sire ?

Satan. — J'ai deviné et n'ose le croire. Ah ! je suis bien chiffonné, mon ami.

Cham. — Et pourquoi ces faux plis, sire ?

Satan. — Je te parie que c'est ma femme qui a enlevé Léotard.

Cham. — Oh ! quelle vilaine idée à deux branches !

Satan. — Avec ça que c'est la première fois. Eh bien, tu me croiras si tu veux, la chose a beau se répéter souvent, je ne peux pas m'y habituer, et dire que je n'y puis rien !

Cham. — Vous m'étonnez.

Satan. — Ecoute, voici le dernier article de mon contrat. « Toutes les personnes quelconques qui seront distinguées par la femme devront être respectées par le mari. » Tu le vois bien... je vais être forcé de respecter Léotard !

LOUIS LEROY.

gner en police correctionnelle contre un voleur qui avait été trouvé la nuit en train de forcer la serrure de la chambre d'hôtel garni qu'il habitait. Voici comment le spirituel bohème termina sa déposition :

— La conduite de cet homme est d'autant plus insensée, dit-il, qu'il est venu dévaliser ma chambre au milieu de la nuit et que même en plein jour il m'est impossible d'y trouver la moindre des choses à emporter.

Henri Rochefort.

Châles cachemires, châles de laine et châles unis pour deuil.

M. Biétry a l'honneur d'être fournisseur breveté de leurs majestés impériales; il est filateur et fabricant.

On trouve dans la maison Biétry les châles les plus nouveaux, les plus fins et de qualité supérieure que la fabrique française ait produits jusqu'à ce jour; il y a des châles longs du prix de 2,000 fr. et des châles carrés dans la proportion de ce prix. La matière de cachemire employée pour leur fabrication est en tout point la même que celle des plus beaux châles de l'Inde, et par le progrès de la filature les cachemires français sont plus doux, plus soyeux et plus légers que les cachemires de l'Inde.

On y trouve également des châles cachemire de belle et bonne fabrication, de 300 fr. à 1,000 et des châles de laine de 50 à 300 fr., ainsi que des châles unis pour deuil.

Par sa double industrie, cette maison livre directement au consommateur, à un bon marché réel, de belle et bonne marchandise, revêtue d'un cachet de garantie de la désignation et d'une étiquette de prix fixe.

Sur demande, on expédie en province. Seule maison Biétry, 41, boulevard des Capucines.

M. Charles Bridault vient d'obtenir l'autorisation d'exploiter son privilège aux Champs-Élysées dans la salle Lacaze, située en face du Cirque de l'Impératrice. Le théâtre du Chalet-des-Iles va donc être transféré à Paris, et cela très incessamment, demain peut-être, car les soirées deviennent fraîches. Bien que le public puisse encore goûter avec plaisir un spectacle en plein air, on ne saurait plus faire jouer sur la scène du Chalet des chanteuses et des danseuses décolletées et court-vêtues.

Les représentations du théâtre du Chalet-des-Iles aux Champs-Élysées dureront tant que la saison le permettra et seront défrayées par *Francastor, Flamberge au vent, les Amours d'un schah* et par une opérette nouvelle de M. Frédéric Barbier.

Le rédacteur en chef gérant responsable : LOUIS HUART.

ÉCOLE SUPÉRIEURE DU COMMERCE.

Boul. des Filles-du-Calvaire, rue St-Pierre-Popincourt, 24, à Paris.

Dirigée pendant vingt-cinq ans par M. Blanqui, membre de l'Institut, cette école est la seule en France qui soit exclusivement consacrée aux études commerciales; elle est placée sous le patronage du gouvernement qui y entretient des élèves boursiers et sous la surveillance d'un conseil de perfectionnement composé de membres de l'Institut, d'anciens ministres, de sénateurs, de conseillers d'Etat, de banquiers, de négociants, sous la présidence de M. le ministre du commerce et de l'agriculture.

L'enseignement de l'école comprend depuis les leçons de grammaire, d'écriture, d'arithmétique, de géographie et de comptabilité, jusqu'aux cours de droit commercial et maritime, d'économie industrielle, toutes les connaissances nécessaires pour former des comptables, des banquiers, des négociants, des administrateurs.

Le grand nombre d'élèves étrangers, qui se rendent chaque année de tous les points du monde dans cet établissement, en fait l'école pratique la plus utile pour les langues vivantes et assure aux jeunes gens pour l'avenir les relations d'affaires les plus étendues.

L'école ne reçoit que des élèves pensionnaires de quinze à vingt-cinq ans, au prix de 1,600 fr.

On peut s'adresser, pour les demandes de renseignements et les prospectus, à l'administration de l'école, boulevard des Filles-du-Calvaire, rue Saint-Pierre-Popincourt, 24, à Paris.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

PLUSIEURS sommes de 10,000 à 150,000 fr. à employer en associations, commandites, achats d'usufruits et de nues-propriétés. Office général d'escompte, buul. Sébastopol, 37. R. D.

Eaux de Saint-Galmier.

Entrepôt général, 27, rue d'Angoulême-du-Temple. 30 centimes l'eau. Expédition en province.

OFFICE GÉNÉRAL DES ACQUÉREURS 9, rue de la Jussienne, près la rue Montmartre.

RICHE CAFE rue Rivoli, loyer 11,000 fr., bail 11 ans, 6 billards, bénéf. nets 20,000 fr.; prix 130,000 fr. Facilités.

HOTEL DE 100 N^{os} bien meublé, bail 28 ans, loyer 7,800 fr., bénéfices nets justifiés 12,000 fr.; prix 50,000 fr.

20,000 FR. DE BÉNÉFICE en achetant de suite un très grand café, hôtel, 5 billards, 35 numéros; prix 45,000 fr.

A CEDER beau et grand hôtel, Faubourg-Montmartre, loyer 10,000 fr., bail 10 ans 34 numéros bien meublés, table d'hôte pour l'hôtel, bénéfices 12,000 fr.; prix 65,000 francs.

ON DESIRE acheter une propriété de 100 à 120,000 fr. dans un rayon de 60 à 100 kilomètres de Paris, ligne d'un chemin de fer et d'un revenu de 3 0/0 avec une maison de maître. S'adresser à M. Charles Demimuid, rue de la Jussienne, 9.

OUVERTURE DE LA CHASSE.

2,000 *Vêtements complets* en velours rayés toutes nuances, boutons allégoriques, le tout. 29 fr. Au Tapis-Rouge, r. du faub. St-Martin, 67 et 69.

POUDRE CORNE brev. s. g. d. g. France, étranger, 1 fr. 50 le kilo. rue Bertin-Poirée, 9. Désinfecte lieux d'aisances, vases de nuit, etc.; empêche la corruption des cadavres; tue tous les insectes, punaises, chenilles, fourmis, limaces, vers blancs, poux de poulailler, puces d'étables, etc.; préserve les fourrages; guérit la maladie de la vigne et la pébrine du ver à soie. Exiger la signature de V. CORNE.

ASSOCIATION VINICOLE

Rue Neuve-des-Capucines, 24. VINS FINS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

PIERRE DIVINE SAMPSO. 4 fr. Guérit en 3 jours maladies rebelles au copahu, cubébe et nitrate d'argent. SAMPSO, pharmacien, 40, rue Rambuteau, (Exp.)

MARIAGES. --- M^{me} CUNY 84, RUE DE RIVOLI, DE RIVOLI, voulant relever sa profession entachée de préjugés, déclare ne recevoir ses honoraires qu'après conclusion. Rien à payer d'avance. Elle offre aux familles son concours loyal et discret. — M^{me} CUNY désire s'adjoindre des intermédiaires d'une grande honorabilité. Choix de bons partis. Reçoit de 1 à 5 h. (Affr.)

GRANDS MAGASINS DE MEUBLES ET TAPISSERIES, OS-MONT, 24, r. St-Antoine.

NOUVELLE DÉCOUVERTE adoptée officiellement par 9 gouvernements



EAU ECARLATE BREVETÉE s. g. d. g.

absolument sans odeur SERVANT à DÉTACHER spécialement les draps et étoffes de laine de toutes nuances et leur rendant la couleur et le lustre primitifs. ENTREPOT GÉNÉRAL : BURDEL ET C^{ie} 62. — RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE. — 62 fourniss. de la maison de S. M. l'Empereur et de la maison royale d'Angleterre. Prix du fl. 1 fr. 25. Dépôt : chez MM. les épiciers, pharmaciens, etc., de Paris, de la province et de l'étranger.

MARIAGES.

M. ERNEST DEROUARD, négociateur en mariages, 88, rue du Château-d'Eau, 88.

Cinq années d'un succès immense dans les négociations de mariages, ont valu à M. Derouard des relations avec les plus honorables familles. — M. Ernest Derouard accueillera toujours avec plaisir le concours d'intermédiaires d'une grande honorabilité. — Dotes depuis 50,000 fr. à 1 million; — visible de 1 h. à 5 h. (Affranchir.)

KURSAAL DE WILDUNGEN (LES-BAINS).

Entre Francfort et Cassel. — Trajet direct de Paris en 21 heures.

Pour les immenses avantages de Banque, lire l'Indépendance belge.

BRONZES D'ART. Les propriétaires des magasins de bronze (ancienne fabrique Ed. Vittor et Co), continuent leur exposition de bronzes d'art, pendules, candélabres, lustres, flambeaux, statuettes, groupes, feux, suspensions de salle à manger et objets de fantaisie, rue Popincourt, 88, à la fabrique. Vente à prix fixe.

Eaux gazeuses naturelles de table

CONDILLAC Reine des Eaux de table, **RENAISON.**

Dans tous les restaurants et cafés, au même prix que l'eau de seltz factice.

Unies au vin ou au sirop, ces eaux gazeuses naturelles forment une boisson des plus agréables. Elles sont sans rivales pour la digestion. L'eau artificielle de Seltz n'est qu'une grossière imitation des eaux gazeuses naturelles, c'est le produit d'un mélange de blanc d'Espagne et d'acide sulfurique (huile de vitriol), dans de l'eau pure ou moins pure.

Dépôt chez tous les marchands d'eaux minérales naturelles et chez tous les pharmaciens.

Administration générale de la Compagnie des Eaux gazeuses naturelles de table 3, PASSAGE SAINTE-CROIX-DE-LA-BRETONNERIE, 3, A PARIS.

Maladies Contagieuses
TRAITEMENT du Docteur **CH. ALBERT,**
Médecin de la Faculté de Paris, maître en pharmacie, ex-pharmacien des hôpitaux de la ville de Paris, professeur de médecine et de botanique, honoré de plusieurs médailles et récompenses nationales, etc., etc.
Plus de cent mille guérisons bien authentiques obtenues à l'aide de ce traitement essentiellement **dépuratif** sur une foule de maladies abandonnées comme incurables, sont des preuves non équivoques de sa supériorité incontestable sur toutes les médications employées jusqu'à ce jour.
Le traitement du docteur **CH. ALBERT** est peu dispendieux, très-facile à suivre en secret ou en voyage, et sans aucun dérangement : il guérit, sans mercure, les **maladies secrètes** les plus invétérées, les affections de la peau, les **dartres**, les **scrofules**, et en général toutes les altérations du sang.
19, RUE MONTORGUEIL, 19, PARIS
Consultations gratuites et Traitement par correspondance.

Le CHOCOLAT-MENIER se rencontre partout, dans les villes, dans les campagnes et jusque dans le moindre village. Il est adopté universellement, et le chiffre de sa consommation s'exprime par millions de kilogrammes. Une vente aussi importante ne peut s'expliquer que par la bonne qualité de ce Chocolat et par sa supériorité réelle quand on le compare même avec ceux qui sont vendus 20 à 25 % plus cher. Cet accord entre la modération du prix et la bonté du produit dérive naturellement de la position spéciale de la Maison MENIER.

- 1° — Elle importe elle-même d'Amérique ses provisions de cacao, et des agents, établis aux lieux mêmes de production, y choisissent les meilleures espèces.
- 2° — Sa fabrication a pris une telle importance que ses frais répartis sur cette grande production deviennent bien moindres que dans les fabriques ordinaires.
- 3° — Fondée depuis longues années, elle a eu le temps d'amortir le capital représenté par ses machines et son installation industrielle; l'intérêt de ce capital n'est plus une cause d'augmentation de ses prix de revient.

On peut donc faire ce raisonnement : si elle achète moins cher les bonnes sortes de cacao, si elle fabrique à moins de frais, elle peut conséquemment vendre à meilleur marché les qualités de Chocolat que d'autres fabriques doivent coter à un plus haut prix.

A cette conclusion logique, il faut ajouter que la Maison MENIER a pour système de réduire toujours dans de justes limites le prix de ses Chocolats, afin d'appeler le plus grand nombre possible de consommateurs à se servir d'un aliment aussi salubre. C'est ainsi que, fidèle à ses principes, elle n'a pas hésité à faire, par un abaissement de ses prix, profiter le consommateur de tout le dégrèvement des droits de douane sur le sucre et le cacao;

Aussi, par suite de ce dégrèvement, les prix sont-ils fixés comme ci-dessous :

SANTÉ.		Le 1/2 kilog.		VANILLE.		Le 1/2 kilog.	
Qualité fine,	<i>papier jaune</i>	1 fr. 90 c.	Qualité fine,	<i>papier vert</i>	2 fr. 50 c.		
— fine supérieure,	<i>chamois</i>	2 20	— fine supérieure,	<i>lilas</i>	3 "		
— surfine,	<i>rose</i>	2 50	— surfine,	<i>bronzé</i>	3 50		
— par excellence,	<i>bleu</i>	3 "	— par excellence,	<i>blanc glacé</i>	4 "		

PÂTE ET SIROP A LA CODÉINE DE BERTHÉ

Peu de médicaments possèdent des propriétés aussi certaines que la Pâte et que le Sirop de Berthé; aucun ne calme plus sûrement les toux opiniâtres de la Grippe, du Catarrhe, de la Coqueluche, de la Bronchite, de la Phthisie, et toutes les douleurs nerveuses.

Ces vérités démontrées par les expérimentateurs les plus autorisés, ont conquis à ces préparations une place tout à fait à part parmi les **Pectoraux connus**; aussi les contrefacteurs cherchent-ils à en tirer parti.

Pour mettre un terme à des substitutions blâmables, nous rappelons qu'on évitera toute fraude en exigeant sur chaque produit le nom de Berthé et la signature ci-contre.

Dépôt à la Pharmacie du Louvre, 151, rue Saint-Honoré, et dans toutes les pharmacies de France et de l'Étranger.